

La claire beauté

Suzanne Myre

Numéro 11, 2009

Moustaches

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

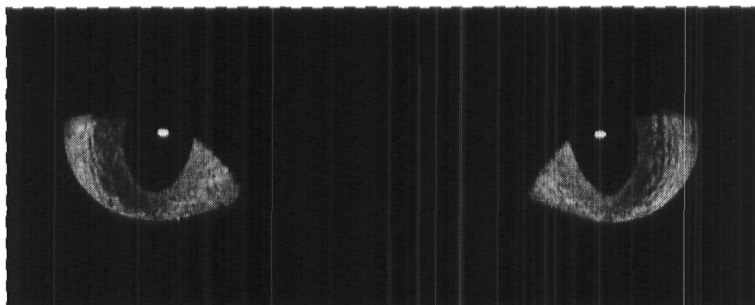
1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Myre, S. (2009). La claire beauté. *Biscuit Chinois*, (11), 30–37.

La claire beauté



Suzanne Myre

remercie le comité de *Biscuit chinois* de la dispenser d'écrire une notice biographie dans laquelle elle devrait forcément être drôle, spirituelle et originale.

Suzanne Myre a publié de nombreux textes dans à peu près toutes les revues littéraires existantes et dirigé deux numéros de la revue *Virage*.

Elle a également publié cinq recueils de nouvelles aux Éditions Marchand de feuilles: *J'ai de mauvaises nouvelles pour vous* (2001), *Nouvelles d'autres mères* (2003), *Humains aigres-doux* (2004), *Le peignoir* (2005) et *Mises à mort* (2007).

Elle est lauréate du Prix Adrienne-Choquette pour *Nouvelles d'autres mères* ainsi que du Prix littéraire de Radio-Canada pour la nouvelle *E.T. phone home*, et finaliste au Prix des libraires 2004 et au Prix France-Québec 2004. Un ouvrage est en cours de préparation

JE SUIS EXTÉRIEUREMENT LAID. De haut en bas, de gauche à droite, vu de dos et de profil, entre le nez et la moustache. J'ai une conscience aiguisée de mon apparence : je la sens et je sais ce qu'on peut penser en me voyant. Je suis devenu un as pour capter les commentaires muets, lire les yeux, les sourcils, les battements de cils embarrassés. Je vois clair à m'en aveugler.

Je présume qu'on se demande comment je peux survivre, condamné à une carapace aussi hideuse et tellement éloignée des standards confortables et rassurants. Devant le miroir, je me suis mille fois posé cette question. Quand elle surgit trop intensément dans mon esprit, quand elle me mitraille, je me regarde par l'intérieur. Le plus souvent, il fait trop noir pour trouver une réponse et après coup, je réalise qu'il n'y en a pas, que c'est comme ça, un point c'est tout. Mauvais karma, comme on dit. Vue sous cet angle mystique, la difficulté s'amointrit; on survit en pensant à sa prochaine vie, en espérant être récompensé pour être allé jusqu'au bout sans s'être flingué.

Je précise que je suis laid « extérieurement » car il m'apparaît clairement que cela ne correspond pas avec qui je suis, intérieurement. J'ai été victime d'une farce du destin. Cela dit, je ne me donne même pas le bénéfice du doute quant à savoir si je suis juste ordinaire ou encore si laid que j'en suis beau, et cela bien que je sache que la laideur, tout comme la beauté, est une question de perception. Je sais qu'à priori, une chose est neutre, et que c'est l'œil qui la regarde et la juge qui lui donne

ses qualités et ses défauts. J'aspire à atteindre une neutralité tranquille, illusoire dans un cas comme le mien. La neutralité se vexerait de se voir associée à moi. Si la neutralité me rencontrait sur le coin d'une rue, elle la traverserait comme font les gens, enfin je pense qu'ils le font, à moins qu'il ne s'agisse à chaque fois d'un changement de direction prévu, peu importe que j'aie été ou non sur leur chemin. La vérité est que je croise si peu de gens que j'ai le sentiment qu'on m'évite. Parce que je suis laid et que la vue de ma laideur, qui se voit de très loin, doit s'avérer perturbatrice. Probablement suis-je également paranoïaque, mais, je le répète, je suis lucide quant à ce que je dégage. Il émane de moi une clarté redoutable. On ne se trompe pas sur mon cas, pourvu qu'on fasse confiance à son œil. Mais l'œil qui tombe sur moi n'a qu'une envie, celle de se fermer. Dès lors, il ne pénètre jamais assez loin pour connaître la vérité. Et l'âme tend à se cacher dans les profondeurs, loin sous la peau, n'est-ce pas ? Je suis un phénomène complexe.

Est-ce que cela me dérange, je veux dire, du point de vue relationnel ? Non, car de toute façon, je n'aime pas tellement la compagnie des gens. Je n'aime pas la manière condescendante ou découragée avec laquelle ils me regardent ou évitent de le faire, comme si j'étais un handicapé, ou s'ils craignaient d'attraper ma laideur. Dans le fond, cela m'arrange d'être ainsi séparé du monde. La laideur peut être pratique, quand on y pense : elle empêche d'être entouré de n'importe qui.

Mon corps. Description : les orteils aussi longs que des doigts, des pieds de yeti. Des poils seulement sur le côté interne des jambes, des jambes qui finissent où commence mon absence de fesses, là où il y en a plein,

de ces foutus poils. De longs poils noirs, entortillés les uns dans les autres. Je me lave le cul après chaque sortie anale, sinon ça colle. Un torse imberbe, peu de pectoraux, un ventre creux, des bras trop longs, trop maigres, je ne lève pas de poids, c'est ennuyant. Ma face. Description : des lèvres, inexistantes. Pour créer une diversion, je laisse une moustache border cette bouche qui, dès lors, affiche un relief cahoteux, qui fait dériver le regard. Côté nez, on ne s'est pas retenu. Du deux dans un. Mes cheveux sont filasses. Ils rendent les coiffeurs dingues, alors je ne vais plus dans les salons, je les coupe moi-même et je n'ai aucun talent pour ça. Il n'y a que mes yeux qui pourraient sauver la mise. Ils sont bleus, pas bleu ordinaire, bleus comme le ciel est bleu quand il fait soleil l'hiver à moins trente. Pas de chance, je suis hypermyope, alors je dois les dissimuler derrière des lunettes si épaisses que je ressemble à Marty Feldman, l'acteur aux yeux globuleux qui a marqué l'inconscient collectif dans son rôle du bossu Igor, dans *Frankenstein junior*. Il avait trouvé un endroit où sa laideur prenait tout son sens. On a dû avoir du mal à fermer ses paupières quand il est mort, j'ai pensé, mais je m'en suis voulu car quand on est laid, on ne rit pas des autres laids. Bon. Cette description de moi ne dit pas grand-chose, elle ne fait rien imaginer de si terrifiant. Je suis comme certaines blagues de situation : il faut y être pour comprendre.

On a dû s'amuser ferme lors de ma fabrication. Ou bien j'ai été l'objet d'une vengeance cosmique. Le karma, je vous dis. Je paie pour ma vie précédente, alors que j'étais déjà un paria, un mafioso au nez écrasé qui utilisait de jeunes dealers de dix ans, un courtier en valeurs mobilières à la peau crevassée qui faisait for-

tune sur le dos de ses clients naïfs, un policier corrompu raciste et frustré par son pénis microscopique qui tabassait des noirs innocents avec une énorme matraque. J'ai déjà pensé qu'actionner mes parents pour avoir mis au monde un enfant aussi peu glorieux que moi m'aurait soulagé. J'ai connu un gars qui a traîné ses parents en justice parce qu'ils n'avaient pas voulu lui payer ses études. On fait des procès pour tout et rien de nos jours. Mon procès à moi aurait fait des vagues, on aurait vu mon beau visage partout à la télé mais comme je n'ai aucune envie d'être sur toutes les chaînes, j'ai renoncé à ce fantasme que j'entretenais et nourrissais lors de mes crises d'angoisses. Petit, j'en ai eu plein, de ces moments terrifiants où je croyais mourir, étouffé par mon sentiment d'impuissance. Je me cachais sous une couverture, je respirais l'air chaud en attendant que ça passe. Ça passait, toujours. J'ai cette force, une compensation généreuse, il faut croire.

Je n'ai pas de copines, bien entendu. Je sais qu'on dit que chaque chaudron trouve son couvercle mais ce savant adage ne semble pas s'appliquer à moi. Je n'en veux pas de toute façon. Je n'ai aucune attirance pour les femmes ou plutôt n'en ai-je jamais ressentie. Je les trouve superficielles, toujours à vouloir paraître plus belles même si elles le sont déjà, jamais contentes, liposuccionnez-moi ceci, gonflez-moi cela, c'est trop gros ici, c'est trop petit là, sculptez-moi, docteur. Qu'est-ce qu'elles feraient à ma place, alors que tout sur moi est trop ceci et pas assez cela ?

Hier soir, je suis allé me promener dans le quartier gai. C'est le seul endroit où je me sens moins laid et moins moustachu étant donné que la moitié du

Village semble avoir quelque chose à cacher, une lèvre, des dents, une mauvaise peau. J'ai remarqué un type qui sortait d'un bar. Je l'ai suivi, je ne sais pas pourquoi, j'ai fait ça. J'étais attiré. Vu de dos, il arborait une allure indéfinissable, intemporelle, il flottait au lieu de marcher, une démarche détachée du sol. Il m'écœurait. Tant d'assurance dans un corps m'énrage. Je l'ai dépassé, il fallait que je voie la façade. J'ai regardé son profil en passant, ça m'a tué. Un port de nez inimaginable, noble, suspendu au-dessus de lèvres au contour glabre et conçues pour sucer des queues, ou qui, plus vraisemblablement, en ont déjà sucé des douzaines. Une tête parfaite, rasée, pas besoin de cheveux avec un visage pareil, beau tout seul, sans parure, un visage qui peut se passer de tout. L'oreille que je pouvais voir semblait faite de cire, une oreille impeccable, faite pour saisir le son sans distorsion, pour être léchée tendrement, pour entendre des mots de plus de trois syllabes. J'ai pressé le pas en prenant soin de garder une distance suffisante entre lui et moi, mais pas trop. Je voulais entendre le bruit de ses talons marteler l'asphalte et mon cerveau. Il marchait comme s'il s'en allait conquérir quelqu'un, quelque chose. Ce claquement me rendait fou d'envie de m'arrêter abruptement pour qu'il me percute. J'ai toutefois ralenti doucement jusqu'à ce qu'il arrive à ma hauteur. Je l'ai abordé, j'ai dit : « Salut ». « Salut. » Ses yeux étaient grands ouverts, des yeux intelligents avec de longs cils qui créaient une ombre sur le bleu de ses iris. Ils se sont écarquillés avec une sorte de frayeur ravie quand il a saisi la totalité de mon visage, mais leur expression ne voulait pas dire : « Taille-toi, tu fais peur ». « T'as envie d'aller prendre une bière ? » Il a dit ça. J'avais envie d'aller prendre une bière avec lui, vrai-

ment. N'importe quoi. À ce moment-là, mes intentions n'étaient plus très claires. Je bandais. Chose sûre, j'oubliais mon visage, mon corps, je ne voyais que les siens, ils m'imbibaient. Ce type, cet homme hors du commun m'invitait à passer du temps avec lui. Il ne me regardait pas dans les lunettes mais au-delà, derrière, là où se trouvent mes yeux. J'étais décontenancé. J'ai résisté à l'envie de me sauver en courant. Je ne bande pas en présence des hommes, enfin je ne savais pas, ça ne m'était jamais arrivé. Il me désarçonnait, avec ses yeux plongés dans les miens, si impudique, si direct. Je me sentais sans défense, ma laideur ne m'était plus d'aucune utilité. J'étais dépouillé de ma seule arme. Il s'est mis à parler, beaucoup, en continuant de détailler mon visage comme s'il y cherchait quelque chose qu'il avait perdu depuis longtemps et qu'il pensait l'y retrouver. Il parlait vite, de manière précipitée, il parlait de sens, de destin, de clarté, de vie et de mort, dans le désordre, et je buvais tout ça car je sentais ce qu'il voulait me dire, sans toutefois arriver à rien y comprendre. Il voulait me montrer ses tatouages, il lui fallait me les montrer, il lui fallait voir mes yeux regarder ses tatouages, c'était une nécessité. Pour moi comme pour lui. Il pourrait enfin trouver le repos, il pourrait enfin devenir neutre. Il avait tant souffert, il souffrait tant. Cela m'apparaissait impossible. J'étais celui qui souffrait. Il me disait cela tout en marchant, ses yeux droits dans les miens, halluciné par mon visage, il se disait halluciné. Il a caressé ma moustache du bout de l'index, longuement, lui octroyant une existence propre, comme séparée de ma personne. Je bandais toujours, j'étais excité, d'une manière indescriptible, mentalement excité. J'étais anxieux de voir ce qu'il me suppliait de regarder, je voulais voir son corps

et ce qu'il y avait sur ce corps si beau qu'il était essentiel pour moi de découvrir. J'étais presque heureux, pour ce que je sais de ce sentiment insolite. Mes lèvres minces se gonflaient sous ma moustache et mes narines palpi-taient. La lumière se faisait en moi, elle dilatait ma cage thoracique, irradiait par les pores de ma peau. Je brûlais d'une chaleur incandescente. J'avais confiance.

Nous sommes allés chez lui, un appartement dans un immeuble discret caché entre deux buildings. Il m'a dit de ne pas avoir peur de ce que j'allais voir et je lui ai dit que je n'avais pas peur. Il m'a ordonné de fermer mes yeux et je l'ai fait. Il m'a demandé de le laisser me dés-habiller et je l'ai laissé faire. Il a murmuré : « Assieds-toi, assieds-toi, s'il te plaît » et je me suis assis. J'ai pensé : « Il voit mon corps », mais je ne me suis pas recroquevillé. J'ai entendu ses vêtements tomber sur le sol et l'odeur de sa peau est parvenue à mes narines, une odeur d'homme. Je n'avais jamais senti d'odeur d'homme auparavant. Ma queue a durci à nouveau. Il m'a ordonné d'ouvrir les yeux et je les ai ouverts. Des visages fades, souffrants, grimaçants, malades recouvraient la presque totalité de son torse et de son dos. Il se tenait les bras ouverts en croix et tournait sur lui-même, lentement, et m'offrait à voir sur son corps divin une mappemonde de visages tous aussi laids les uns que les autres. Il m'est venu une bana-lité : que la laideur est belle quand elle est bien portée ! J'ai embrassé chacune de ces bouches, je les ai caressées avec ma moustache, j'ai pleuré dans tous ces yeux, je l'ai cru quand il m'a dit : « Je t'ai longtemps cherché ». Je l'ai laissé me prendre dans ses bras et alors que je sentais ma laideur fondre dans sa beauté, j'ai su que tous les deux ainsi reposés l'un dans l'autre composions le portrait de la parfaite neutralité.